HORACE TETU

OISEAUX DE CAGE

QUEBEC

1906

National Library of Canada
Bibliotheque nationale du Canada

OISEAUX DE CAGE

HORACE TETU

CISEAUX DE CAGE

QUEBEC

1906

QL676
.5
T47
1906
c.2

Tirage : 400 exemplaires

AVANT-PROPOS

Les oiseaux chanteurs, par leur grâce et leur voix mélodieuse, ont de tout temps captivé l'attention ; aussi beaucoup de personnes tiennent-elles à les garder en cage afin de jouir de leurs douces chansons. Parmi les espèces les plus recherchées nous remarquons surtout le chardonneret, le goglu, l'oiseau rouge ou le pinson pourpré, l'oiseau bleu ou le pinson indigo, le merle, les grives, le rossignol, l'oiseau moqueur ou mocking bird ; ce dernier est étranger au Canada.

OISEAUX DE CAGE

CAPTURE DES OISEAUX DE CAGE.

A l'exception de l'oiseau moqueur que nous venons de mentionner, tous ces oiseaux peuvent être capturés au trébuchet. Pour arriver au succès de cette sorte de chasse, on recommande de se procurer un mâle de l'espèce que l'on veut ainsi prendre, lequel par son chant, attire les autres mâles qui viendront plus facilement se faire prendre au piège ; et dans ces conditions, on en peut être sûr, aucune autre espèce ne pénétrera dans ce trébuchet.

Beaucoup d'oiseaux, tels que le merle, le rossignol, le pinson à couronne blanche, celui à gorge blanche et quelques autres peuvent aussi se capturer à la geole, espèce de piège

également destiné à prendre les oiseaux vivants.

APPRIVOISEMENT DES OISEAUX DE CAGE.

On apprivoise les oiseaux à l'état sauvage, c'est-à-dire qu'on se laisse approcher d'eux, à une petite distance en leur jetant des grains, etc. On emploie tout le contraire pour apprivoiser les oiseaux de captivité ; c'est en les affamant pendant une journée et en répétant plusieurs fois ce moyen. Aiguillonné par la faim et apercevant quelque chose à manger, l'oiseau s'avance peu à peu, mais avec crainte, et finira à la fin par s'approcher d'assez près pour saisir la nourriture qu'on lui présente ; même il viendra se percher sur nos doigts.

Les oiseaux les plus susceptibles de s'apprivoiser sont le merle ou grive du Canada, le serin, l'oiseau rouge, le gros bec, le perroquet.

CHANT DES OISEAUX DE CAGE.

Pas n'est besoin de dire que nous gardons

des oiseaux en cage moins pour la beauté et l'éclat de leur plumage que pour la douceur, la richesse et la mélodie de leur chant. Les femelles d'oiseaux de cage sont quelquefois susceptibles de chanter dans le voisinage des mâles, mais leur chant est faible et n'a que peu de durée. Si on les met seules dans un appartement où elles n'entendent point chanter, elles cesseront bientôt leur ramage.

Il est bien évident que tous les oiseaux mâles, même ceux de semblable espèce, ne chantent pas aussi bien les uns que les autres. Si nous devons tenir compte d'un défaut d'organe chez certains oiseaux de cage, nous devons tout aussi bien considérer que, souvent l'abondance de nourriture causant trop d'embonpoint nuit certainement à la beauté et à la continuité du chant de l'oiseau, qui, sans cet inconvénient de la graisse, chanterait bien mieux.

Le chant de l'oiseau à l'état libre doit être plus expansif et plus puissant que celui de l'oiseau de cage. Il manque à ce dernier cette rivalité dans le chant, entre tant d'oiseaux de différentes espèces, le grand air, les grands

bois et cette immensité de l'espace dont l'oiseau à l'état sauvage jouit pleinement et où sa voix est plus sonore et plus harmonieuse.

Généralement les oiseaux de cage chantent assez bien quand ils sont seuls ou isolés, mais ils chantent encore mieux quand ils sont en bande, car alors ils s'animent mutuellement et c'est à qui chantera le plus fort pour dominer sur les autres. Il y a des serins qui chantent aussi bien en bande qu'isolés : c'est à ce signe que l'on reconnait les bons chantres. Il y en a d'autres, au contraire, qui ne s'animent au chant que quand ils entendent souvent chanter. C'est pour cela que l'on devrait mettre les oiseaux qui ne chantent bien qu'en bande dans la compagnie de bons chantres afin par là, d'améliorer leur chant et de les habituer à chanter souvent.

On peut classer comme suit les meilleurs chantres parmi les différentes espèces de serins : 1° serin belge ; 2° serin portugais, 3° serin anglais au plumage brun obscur, 4° serin allemand. On prétend que les serins qui naissent dans le mois de mars donnent de bons chantres, mais c'est problématique.

On imite admirablement bien le chant du serin au moyen d'une plume d'oie que l'on coupe par les deux bouts et dont l'extrémité est arrangé en sifflet comme ceux que nous donnons aux enfants. Dans un verre rempli d'eau, on plonge la moitié du sifflet, puis on souffle l'eau avec ce sifflet ; l'eau que l'on fait bouillonner en soufflant et le cri du sifflet lui-même rendent bien le chant du serin et l'excitent à chanter. Avec ce sifflet, on fait chanter de même tous les oiseaux de cage.

C'est le merle qui chante le plus souvent en cage ; il fait entendre des notes tantôt hautes, tantôt basses, elles sont souvent lentes ou précipitées. Comme le merle a toujours le cœur en gaieté il ne reste que de courts instants sans chanter ; c'est généralement le merle en captivité qui prélude au chant des autres oiseaux de cage.

Le goglu tire son nom d'une note de son chant, dans lequel il intercale le nom de " goglu " qu'il prononce distinctement plusieurs fois de suite et avec un son semblable à l'eau qui gargouille. Wilson, le fameux naturaliste traduit le chant du goglu par les mots sui-

vants : « any kang, kang, kang, keekle se ka kelek ilik, any king, » qu'il répète avec une rapidité extrême, chaque note enjambant l'une sur la suivante. Le goglu a encore quelques notes telles que : coui, coui, coui, coesh, etc.

Ce chant a quelque analogie avec celui du *mule*, oiseau importé d'Angleterre. Le chardonneret n'a pas un chant aussi fort que celui du serin auquel il ressemble de ce côté, mais sa voix est toujours agréable à entendre.

L'oiseau rouge ou pinson pourpré a un chant qui consiste en un gazouillement dont on ne peut saisir les notes à cause de la rapidité avec laquelle elles sont prononcées, mais la douceur est le caractère distinctif du chant de l'oiseau rouge.

Le *pinson* ou " siffleu " comme on l'appelle habituellement à la campagne, a un chant qui consiste en un sifflement à long jet, contenant ordinairement trois ou quatre notes qui se suivent par degré et montent de plus en plus. Le " siffleu " a une intonation de voix remarquable par sa douceur, son ampleur et son élévation ; il est véritablement maître de sa voix qu'il manie à sa guise. Partout où cet oi-

seau se trouve, il se fait entendre avec agrément.

Longévité des oiseaux de cage

Je suis porté à croire—et je ne pense pas me tromper là-dessus—que l'oiseau de cage ou de captivité ne doit pas vivre aussi longtemps que l'oiseau à l'état sauvage et cela pour plusieurs causes que je veux exposer ici.

A quoi peut-on attribuer la courte existence de l'oiseau de cage en général et surtout de quelques oiseaux sauvages en particulier ?

Voici ce que je pense à ce sujet. 1° Une nourriture abondante et riche qu'on donne trop souvent à l'oiseau captif, l'engraisse trop et lui donne un excès d'embonpoint qui occasionne des maladies et quelque fois la mort subite comme dans l'apoplexie. 2° Les oiseaux sauvages qu'on achète le printemps pour les mettre en cage sont souvent accouplés, car c'est à cette époque qu'a lieu la reproduction des bipèdes et des animaux en général. Aussi est-ce pour cette raison que les oiseaux sauvages

mis en cage à cette époque de l'année ne vivent que peu de temps. L'instinct seul de la reproduction pourrait suffire, il me semble, pour causer la mort de l'oiseau que l'on met en captivité le printemps.

Si l'on désire se procurer des oiseaux pour mettre en volière, choisissons l'automne, temps où l'accouplement des oiseaux à l'état sauvage est terminé, temps aussi le plus propice pour que l'oiseau puisse vivre en cage sans être trop tourmenté par l'aiguillon de la liberté. 3 Je pourrais peut-être ajouter que la courte existence de l'oiseau sauvage en captivité est quelquefois dû à la privation de la liberté. En faisant abstraction de l'homme, quel être vivant souffre autant que l'oiseau de la privation de la liberté, lui qui a des ailes pour voler dans l'espace, s'élever jusqu'aux nues et sillonner l'air en tous sens ? Oh ! qu'il vous est dur, charmants oiseaux, de vous voir prisonniers dans un espace si étroit et où quelqu'effort que vous fassiez pour vous échapper de la prison où vous êtes retenus captifs, tout est toujours vain et inutile! Ah! si vous aviez une voix pour vous faire comprendre, pour repro-

cher à l'homme sa cruauté, sa barbarie, que vos accents seraient pathétiques et touchants. A bon droit, vous l'accuseriez de dureté et d'égoïsme, puisque pour le simple plaisir d'admirer votre plumage ou de goûter votre chant, il vous prive du plus doux de vos privilèges, du bonheur qu'il prise si fort et dont il est si jaloux : la liberté !

Plus un oiseau est actif, vigoureux, plus il met de temps à s'apprivoiser, plus aussi il doit souffrir quand on le prive de la liberté. On voit assez souvent des oiseaux de cage se tuer par suite des coups qu'ils se donnent à la tête, en essayant de s'échapper à travers les barreaux de leur cage. Il n'est pas étonnant que l'oiseau, comme l'homme, puisse se consumer d'ennui et de langueur, car tous deux sentent qu'ils ne sont pas dans leur élément.

Voici l'âge que peut atteindre chaque oiseau en particulier :

Le rossignol peut prolonger son existence en captivité de huit à dix années.

Le pinson ou " siffleu " vit aussi longtemps en cage.

Le chardonneret, d'après des personnes

digne de foi, peut atteindre sept ou huit années en captivité.

L'oiseau rouge et le goglu qui perdent leur plumage naturel en cage pour ne plus le recouvrer, vivent plus longtemps.

L'oiseau rouge ou pinson pourpré, comme on l'appelle en langage ornithologique, peut atteindre huit ou neuf ans de captivité. On cite le cas d'un goglu qui a vécu dix-huit ans en cage.

L'existence du merle ou de la grive en cage est généralement plus longue que celle des autres oiseaux captifs, c'est-à-dire que son existence peut se prolonger une quinzaine d'années. Aimant l'homme par instinct et se tenant toujours, quand il est à l'état sauvage, dans le voisinage des habitations, le merle doit moins sentir que les autres oiseaux de volière la privation de la liberté, surtout quand il est pris au nid. Alors la cage devient pour lui une chose bien ordinaire, quoiqu'il aime bien à sortir de temps en temps. Le merle pris au nid vit plus longtemps que quand on le prend à la *geole,* car alors il n'est pas aussi tourmenté par la privation de la liberté.

De tous les oiseaux de captivité (j'en excepte le perroquet) il n'y en a qu'un seul qui puisse vivre un grand nombre d'années : c'est le serin. Ayant perdu depuis plusieurs générations (dans la personne de ses parents) le goût de la liberté, et la cage ayant été son berceau, il n'est pas surprenant que le serin ne souffre pas de la privation de la liberté comme les autres oiseaux captifs. Il n'est pas exposé comme les autres oiseaux libres, aux intempéries des saisons, à l'émigration, le printemps et l'automne, à devenir la victime des oiseaux de proie, à se voir voler sa couvée par des ennemis plus forts que lui, etc. Le serin en captivité peut atteindre un âge très avancé. On cite le cas d'un serin qui a atteint l'âge patriarchal, (pour son espèce) de quarante-six ans.

* * *

Parmi les oiseaux de volière ou de cage, deux méritent une mention spéciale à cause de leur intelligence : ces bipèdes sont le merle et le serin.

Merle

En parlant d'un enfant espiègle ou dont l'intelligence est remarquable, on a raison de dire : «il est fin comme un merle». Cet oiseau a un regard fin et intelligent : perché ou non perché, la pose du merle est noble. Son instinct le porte à s'approcher de l'homme et son nid est ordinairement placé dans le voisinage des habitations et se trouve à la bifurcation d'une branche, soit dans un arbre soit dans un arbrisseau. En s'approchant ainsi de nous, le merle semble par là nous demander protection contre ses ennemis, les oiseaux de proie, qui souvent le persécutent en lui enlevant ses œufs ou sa couvée. Il n'est cependant pas toujours à l'abri des chats qui souvent lui dévorent sa progéniture.

De tous les oiseaux sauvages capturés dans le nid, il est à peu près le seul qui vive en cage.

Pris jeune et à sa sortie du nid, le merle s'apprivoise facilement ; il a la faculté de reconnaître celui qui le soigne et de lui témoigner son attachement par des cris de joie. Si

on le laisse sortir de sa cage, il nous suit soit en voltigeant autour de nous, soit en se posant sur notre épaule ou sur notre tête où il demeure assez longtemps, tantôt en repos, debout ou accroupi à la façon d'une couveuse, tantôt occupé à nous tirer les cheveux avec son bec.

Si l'on remue les lèvres et que l'on mange quelque chose, le merle vient se percher sur notre épaule, s'allonge le cou et nous regarde manger, et, si par hasard, on laisse apparaître la moindre parcelle de nourriture, le merle la picorera et nous l'enlèvera avec une délicatesse charmante et sans nous pincer les lèvres. Le merle apprivoisé vient sans façon prendre entre nos doigts ou dans notre main les insectes ou toute autre nourriture qu'on lui présente, et même à travers les barreaux de sa cage il saisira le cormier, les insectes, etc., que nous tenons entre nos mains. Que le chien de la maison soit en repos ou en mouvement, le merle lui sautera sur le dos et y restera quelques instants sans s'occuper des allées et venues du quadrupède ; le merle ne se gène pas de réveiller le chien qui dort en lui piquant

le nez ou d'essayer de lui saisir la queue quand elle est en mouvement.

Si le merle trouve du papier sur le plancher, il le fera voler en l'air dans le but de s'amuser. Dans les fenêtres le merle ira saisir toutes les mouches et les engloutira sans miséricorde. Quand le soleil projette ses rayons dans une fenêtre, c'est encore là que notre oiseau apprivoisé, ira, après avoir pris son bain, se faire sécher les plumes.

Voici encore des exemples de l'intelligence et de la sagacité du merle apprivoisé. J'ai entendu parler d'un merle que sa maîtresse avait habitué à faire ses excréments sur un morceau de papier, mais ce qui étonnait le plus, la vieille avait habitué aussi son oiseau favori à lui chercher ses lunettes, ce dont le bipède s'acquittait à la grande satisfaction de sa maîtresse. Aussi avait-on offert un bon prix à cette dernière pour son favori et elle avait toujours refusé. A ce propos elle disait : « n'est-ce pas une honte pour moi qui vit de charité, de refuser de vendre mon oiseau », mais, ajoutait-elle, les larmes aux yeux : « Je ne puis me résoudre à faire ce sacrifice, mon

oiseau est si intelligent que je tiens à le garder : il est ma seule compagnie ».

Le merle en captivité peut répéter des mots qu'il entend souvent. J'ai vu un merle qui répétait le nom d'une fille appelée Rosalie, il prononçait ainsi : « Ro.. ro.. ro.. sa.. lie ».

Un nid de merles contient ordinairement trois à cinq œufs.

Les merles pris au nid ne sont pas assez forts pour se nourrir eux-mêmes. Aussi quand nous approchons de la cage ils tendent leur bec pour nous engager à leur donner ce dont ils ont besoin pour leur subsistance.

Le Serin

Le serin est originaire des îles Canaries groupe d'îles situées dans l'Océan atlantique appartenant à l'Espagne. On remarque de serins au plumage jaune blanc, jaune d'or d'autres qui sur un fond jaune ont des taches noires ou vertes, parsemées ça et là sur le corps, etc.

Il est facile d'expliquer cette anomalie si l'on considère : 1° Que la différence du climat peut certainement influer sur la couleur du plumage des oiseaux en général, d'autant plus que les serins ont été transportés en diverses contrées de l'Europe : telles que l'Angleterre la Belgique, le Portugal, l'Allemagne et l'Amérique.

2° Remarquons aussi que parmi les animaux domestiques, quels qu'ils soient, les petits ne ressemblent pas toujours à leurs parents, ce sont des contrastes qui sont dus à la domesticité dans laquelle on les asservit.

Le serin est l'oiseau ordinaire de la maison domestique. On le trouve dans la maison du riche comme dans celle du pauvre, on le

rencontre même où il n'y a pas de chien. Il a deux avantages sur ce dernier en ce qu'il coûte moins cher pour la nourriture et qu'il nous égaie par son chant.

Le serin semble être né pour la captivité, car une fois qu'il s'est envolé de sa cage, il ne sait plus où se diriger et il cherche à rentrer dans sa cage, et s'il ne le peut, il se réfugiera dans quelque porte de maison de manière à se mettre à l'abri des chiens et des chats.

Apprivoisement du Serin

Le meilleur moyen d'apprivoiser le serin, c'est de le prendre bien jeune avant sa sortie du nid, (il y a des personnes qui le prennent pour l'élever quand il n'a que quelques jours seulement) quand il est en partie recouvert de ses plumes ; on l'élève alors soi-même en pourvoyant à sa subsistance, c'est-à-dire qu'on remplit, autant que faire se peut, l'office d'une mère. Voici comment on doit s'y prendre. On dépose le petit oiseau dans un nid, dans le fond duquel on a soin de mettre de la ouate

que l'on doit coudre autour du nid pour que
petit soit plus commodément couché. La nou
riture du bipède destiné à l'apprivoisement
compose ainsi : on fait cuire un œuf bien du
puis on prend le jaune avec un peu du bla
de l'œuf que l'on écrase ensemble ; on y ajou
un peu de farine d'avoine ; on mélange le to
avec de la crême de manière à en faire une e
pèce de bouillie. Pour donner à manger a
petit oiseau, on se sert d'une petite plume d'o
que l'on taille en pointe ; on remplit ensuite
tuyau de la plume avec de la nourriture qu
l'on ingurgite lentement dans le bec de l'o
seau. Il faut que ce soit peu à la fois mais sou
vent. Le bipède par ses cris et ses trépigne
ments d'ailes nous avertit quand vient
temps de lui donner à manger ; quand il es
rassasié, il cesse de crier et de battre des aile

A mesure que le petit oiseau grossi
prend des forces, il devient de moins en moin
farouche ; il se laisse alors passer la main su
le dos sans bron her.

On nourrit de la sorte le petit oiseau qu
la mère jette en bas du nid, avant qu'il ait l
force de se percher.

On peut habituer le serin à se percher sur nos doigts ou à se poser dans notre main : à manger dans notre bouche. Il y a des serins à qui on est parvenu à faire faire le mort, et ensuite on faisait semblant de le dépecer : la petite créature se laissait faire comme si de rien n'était.

Remarques sur le plumage du goglu et de l'oiseau rouge
ONGLES DU GOGLU

Parmi les oiseaux de cage, il y en a deux, le goglu et l'oiseau-rouge qui, après quelques mois de captivité, quittent leur plumage naturel pour en revêtir un autre. Tous deux prennent un plumage d'un jaune sale, moins accentué chez le goglu qui conserve encore après sa mue quelques traces de son plumage noir dans les petites taches noirâtres répandues çà et là sur son corps.

Si, au contraire, on met en captivité un goglu qui soit encore revêtu du duvet de sa première enfance, qui est un duvet plus ou

moins jaune—celui-ci disparaît au bout de quelques temps et par la mue l'oiseau revêt un plumage noir à l'exception du dessus du cou qui est jaune. Ainsi le véritable plumage du goglu est d'un noir de jais, à l'exception du dessus du cou qui est d'un beau jaune éclatant.

Si on met en captivité, un oiseau-rouge qui soit encore revêtu du duvet de sa première enfance, qui est de teinte grise, celle-ci disparaît au bout de quelque temps et l'oiseau revêt le plumage dont il porte le nom.

On voit des goglus qui muent régulièrement en cage comme en liberté ; d'autres au contraire ne muent pas régulièrement et quand ils muent ne reprennent plus leur plumage naturel, mais un plumage plus ou moins noir entremêlé de taches d'un jaune sombre sur le cou. Il en est de même de l'oiseau-rouge qui après avoir perdu son plumage naturel ne le reprend plus, mais revêt un plumage jaune sale.

Le goglu se prend quelque fois les pattes dans les barreaux de la cage et risque de se les casser. Il en est de même pour les serins. Dans ces cas, pour éviter tout accident de ce

genre, quand l'oiseau de [illegible] a les ongles longs, on les lui rogne avec un rasoir bien affilé ou un canif bien aiguisé, afin de ne pas léser la corne des ongles du bipède.

Queue des Oiseaux

Quelque fois l'oiseau captif se brise la queue parce que la cage est trop petite, ou à cause des deux perchoirs inférieurs qui sont trop près des extrémités de la cage ; ce qu'on devrait éviter en les rapprochant un peu l'un de l'autre, de manière que l'oiseau, quand il volera d'un perchoir à l'autre ne puisse s'accrocher la queue dans les barreaux et se la briser. En général la cage devrait toujours être plus grande que petite.

L'oiseau est plus sujet à se briser la queue dans une cage en fer ou dont les barreaux seulement sont en fils de fer parce que les barreaux sont proches les uns des autres. Au contraire, dans une cage de bois, les barreaux sont plus distants les uns des autres et par consé-

quent l'oiseau est moins exposé à se briser l'appendice caudal.

La queue est pour quelque chose dans la beauté physique de l'oiseau comme elle l'est pour les quadrupèdes. La queue de l'oiseau ne repoussera plus d'elle-même excepté après la mue : la partie du tuyau de la plume brisée de l'oiseau renfermée dans la chair est aigüe et dure et fait souffrir l'oiseau : il n'y a plus de sève, plus de vie dans ces plumes.

Pour faire repousser une nouvelle queue à l'oiseau (si on ne veut pas attendre l'époque de la mue) que faut-il faire ? voici un moyen infaillible : il nous faut arracher une à une les plumes brisées de l'oiseau. Après l'opération, on applique de l'huile d'olive sur les pores de la peau, afin d'adoucir la douleur qu'éprouve le bipède. Au bout de plusieurs jours, examinons le croupion de l'oiseau, et nous nous apercevrons à notre grand contentement que tout autour du croupion, une nouvelle queue commence à poindre à la place de celle dont on a débarrassé l'oiseau. Quatre ou cinq semaines après l'opération, la queue est complète.

Incubation des oiseaux de cage

L'incubation des oiseaux de cage ou la couvée des œufs et des petits demande qu'on y porte beaucoup d'attention et de soin et c'est ici qu'un éleveur d'oiseaux doit exercer le plus de vigilance ; car c'est dans l'incubation que se trouve une des parties les plus importantes d'une étude sur les oiseaux en captivité.

On ne réussit pas toujours à avoir des petits ou du moins à les réchapper tous ou en partie, soit que cela dépende du mâle et de la femelle, qui quittent leurs œufs avant le temps de l'éclosion ou qui négligent les petits en les abandonnant avant qu'ils puissent se pourvoir par eux-mêmes, soit que cela soit dû à la manière dont on entretient le couple pendant l'incubation, etc.

* *

La fin de janvier, le milieu de février ou le commencement de mars, voilà le temps le plus propice pour l'accouplement des serins. Avant cette époque, on court risque de perdre les petits qui peuvent éclore.

Quand approche le temps de la ponte, la femelle semble l'indiquer elle-même en portant dans son bec des branches de mil, de ses plumes que la mue lui fait perdre et avec lesquelles elle se promène d'un perchoir à l'autre, cherchant quelque endroit de la cage pour se faire un nid et y déposer ses œufs.

L'époque de l'accouplement étant arrivé, on fait choix du mâle et de la femelle qu'on destine à cet objet. Trop souvent on se contente de prendre le premier couple venu sans beaucoup s'occuper si le mâle est un bon chantre ou si le couple est de bonne race. C'est là une négligence que l'on devrait éviter, si l'on veut avoir des serins et si l'on tient à passer pour un bon éleveur d'oiseaux de cage.

Voici le choix que l'on peut faire dans l'accouplement des serins.

1 Choisissons pour l'accouplement des serins de première qualité, ceux qui, aux yeux des connaisseurs passent pour être de premier choix. Les serins au cou long, au dos vouté et à queue longue et pendante passent et avec raison, pour appartenir aux meilleures espèces de canaris. Leur plumage est

d'un jaune vif et plus brillant que chez les serins de race commune.

2 Les serins courts et trapus ne passent pas pour appartenir à la race améliorée. Ainsi si on veut améliorer cette sorte de serins accouplons-les avec ceux de meilleure race, suivons en cela la méthode adoptée en agriculture pour la reproduction des animaux de race commune avec ceux de race améliorée. Ainsi comme on le voit, on devrait, si c'est possible, faire un choix des meilleures espèces de serins pour l'accouplement, quand bien même elles nous coûteraient un peu cher. On y gagnerait à donner un peu plus pour avoir des oiseaux reproducteurs d'une belle espèce. Dans le cas où on ne pourrait se procurer des beaux couples de serins, cela n'empêche pas que les serins ordinaires ne s'accouplent ensemble, ne puissent donner d'assez bons chantres quand le mâle chante bien. Il semble d'ailleurs que dans le choix de bons serins on cherche moins la beauté du chant de l'oiseau que la forme ou l'élégance de son corps.

On est peut-être porté à croire que ce ne sont que les serins qui reproduisent en cage.

Cependant nous voyons des oiseaux de la Grande Bretagne et du Canada reproduire en captivité par un croisement avec les serins.

1° Nous obtenons des oiseaux d'une belle espèce et de bons chantres en croisant le *gold-finch* anglais ou chardonneret anglais avec la femelle de serin.

2° On accouple très bien la femelle du chardonneret canadien avec un mâle de serin.

3° On a essayé l'accouplement d'un mâle d'oiseau-rouge avec une femelle de serin et l'on a réussi à avoir des oiseaux qui étaient revêtus d'un plumage rouge et jaune ; ce dernier accouplement ne réussit pas toujours et je crois qu'on n'en a vu qu'un seul exemple à Québec.

Dans tous les cas, que les serins soient accouplés entre eux ou avec les oiseaux sauvages dont je viens de parler, cela demande le même traitement pour la reproduction.

Après avoir accouplé les oiseaux, on les met dans une cage qui soit de bonne proportion. La cage doit se trouver dans une pièce éclairée, assez chaude et à une certaine élévation du plancher, pour la plus grande tranqui-

ité du couple (comme au-dessus d'une fenêtre) car il faut éloigner le couple de tout ce qui peut le déranger dans le temps de l'incubation. Aussi est-ce pour cette raison que l'on couvre quelque fois un côté de la cage avec un linge ou serviette, qui préserve le couple des courants d'air et de ce qui peut le distraire dans son œuvre de reproduction.

Si le couple, après avoir passé plusieurs jour ensemble parait vouloir s'accorder et ne se querelle point, on peut être à peu près certain qu'il s'accouplera. Les couples qui ne s'accordent point, qui sont toujours occupés à se battre ne s'accouplent pas ordinairement, et s'ils viennent à le faire et qu'ils réussissent à avoir de la famille, les petits ne vivent que très peu de temps, car ils sont négligés par le père et la mère.

Voici un autre signe de l'accouplement. Si au bout de quelques jours, après que le couple a été mis en cage, la femelle se met à charrier c'est-à-dire à ramasser des branches de mil qu'elle porte dans son bec, si elle se promène comme je l'ai déjà dit plus haut, d'un perchoir à l'autre, c'est un signe qu'elle veut

pondre et cherche un endroit de la cage où elle puisse faire un nid pour y déposer ses œufs dans le temps de la ponte ; elle semble nous apprendre par ses va-et-vient, qu'il est temps de lui donner un nid. Satisfaisons à ses désirs et pour son bonheur et pour le nôtre.

Il y a plusieurs espèces de nids d'oiseaux dont je donne ici une description :

1° Le nid se compose assez souvent d'un petit panier rond de bois tressé, ayant environ deux pouces et demi en hauteur, pourvu d'une ou de deux anses qui servent à fixer le nid aux barreaux de la cage afin de le tenir plus solide et empêcher qu'il ne soit dérangé pendant l'incubation.

2° Il y a une seconde espèce de nid, aussi en forme de panier, mais en fils de fer croisés, profond comme le nid précédent et entouré par le haut d'une collerette de ferblanc ; enfin le nid est surmonté à la surface d'un fil de fer affectant tantôt la forme d'un demi-cercle, tantôt celle d'un triangle et servant à fixer le nid aux barreaux de la cage.

3° D'autres fois le nid se compose d'une espèce de tasse en ferblanc, un peu bombée,

très peu profonde, affectant un peu la forme extérieure d'un fer à cheval et percé dans le fond de petits trous propres à retenir la ouate et la flanelle qui serviront à la confection du nid. Le côté qui s'appuie aux barreaux de la cage est carré et est pourvu par le haut d'un fil de fer, plié en demi-cercle, et qui sert à retenir le nid aux barreaux de la cage.

Selon moi ce nid n'a pas assez de profondeur, et la femelle quand elle couve ses œufs ou ses petits est obligée de se tenir dans une position gênante, et ne peut cacher ses petits aussi commodément quand ils grossissent. Elle se fatigue elle-même, puisqu'elle est obligée de se tenir à demi-accroupie sur ses jambes, n'ayant pas d'appui ni en avant ni en arrière d'elle : en un mot elle se trouve trop élevée dans le nid.

Remarquons qu'en couvant, l'oiseau appuie les deux extrémités de son corps sur les bords du nid. Or il est évident que la femelle ne peut couver à son aise si elle reste longtemps dans cet état de gêne ; elle finira alors par se fatiguer et se laisser choir sur ses œufs ou ses petits dont elle engourdit les jambes :

elle court même le risque d'étouffer ses petits. Quand une femelle se laisse choir sur sa progéniture, il arrive que les petits ont les doigts croches quand ils sortent du nid et même ne peuvent se percher facilement ou se tenir debout sur le plancher de la cage. Ainsi le nid ne doit pas être trop étroit ; il doit être d'une moyenne profondeur et plat dans le fond, pour que les petits, quand ils commenceront à grossir, ne soient pas les uns contre les autres, et que ceux qui se trouvent sous les autres ne soient pas étouffés par ceux qui sont au-dessus, comme cela arrive assez souvent en pareille circonstance.

Voici comment on pourra s'y prendre pour confectionner le nid à l'intérieur. On met une feuille de ouate dans le fond ainsi que dans le contour du panier qui doit servir de nid. Mettons-en le double dans le fond. On recouvre ensuite cette ouate avec de la flanelle que l'on a soin de coudre à la surface et au fond du nid pour empêcher le couple de briser le berceau de sa future progéniture.

On peut donner, si on le veut bien, une forme un peu plus évasée au contour extérieur

du nid, afin que la femelle puisse être plus à son aise pour déployer ses ailes et sa queue à la surface et sur les bords du nid.

Le nid étant fait, on le place dans la cage de manière qu'il se trouve appuyé sur un des perchoirs inférieurs de la cage et qu'il soit en même temps adossé à la cage. Attachons ensuite le nid aux barreaux, afin qu'il ne remue point pendant l'incubation. Quelle que soit la hauteur où on veuille le mettre, le nid doit se trouver dans un coin de la cage comme cela se pratique chez ceux qui élèvent des oiseaux. Quand donc la femelle se met à charrier comme je l'ai dit précédemment et que le nid est placé solidement dans la cage, mettons un peu de ouate soit sur le plancher soit dans le nid et l'on verra bientôt la femelle venir la prendre becquée par becquée puis la porter dans le nid. A chaque voyage qu'elle fait, la femelle tasse la ouate dans le fond du nid, comme on ferait soi-même sur une charrettée de foin, puis se plaçant à l'orifice du nid, la femelle tourne tout autour d'icelui pour examiner si la ouate est étendue également partout. Elle voyage ainsi de son

nid au plancher jusqu'à ce que le nid soit fait à son goût. C'est une véritable jouissance pour la femelle de faire son nid : on le voit à l'empressement et au soin qu'elle prend à le confectionner. Ne dirait-on pas une mère occupée à orner le berçeau de l'enfant qu'elle attend. Il y a des femelles qui ne veulent pas souffrir de ouate dans leur nid ; d'autres, au contraire ne veulent pas s'en passer.

Une fois le nid fait à son goût la femelle ne tarde pas à pondre ; c'est ordinairement un œuf tous les jours. La femelle ne pond pas toujours le même nombre d'œufs pour chaque couvée. Une mère de serins aura une couvée de deux œufs, quelquefois de trois œufs et même de cinq ou huit : ce dernier nombre est assez rare. Il y a des femelles qui ont souvent une nombreuse couvée : témoin celles qui pendant l'incubation fournissent vingt-six petits ou cinq ou six couvées. On voit des femelles qui n'ont le plus souvent qu'une petite couvée ; cela se voit chez les femelles jeunes et vieilles.

Chose singulière une femelle pondra bien une année tandis qu'elle ne pondra pas l'an-

née suivante. On peut en quelque sorte expliquer ce contraste en disant que trop d'embonpoint chez une femelle de serins est un obstacle à la ponte ou autrement dit les rend paresseuses pour pondre. Cela peut aussi provenir d'un caprice de la nature.

Quelquefois une femelle pondra bien, couvera ses œufs pendant tout le temps nécessaire pour l'éclosion, et cependant les œufs seront toujours mauvais ou clairs. Quelle en est la cause ? C'est que le mâle ne veut pas s'accoupler. Si cela dure pendant trois ou quatre semaines, il n'y a guère de chance d'avoir des oiseaux. On pourra bien donner un autre mâle à la femelle ou bien, si l'on veut patienter encore quelque temps, le mâle lassé de voir sa chère moitié pondre inutilement finira par la prendre en pitié et par s'accoupler avec elle.

Quelle que soit la couvée , assez souvent nous pouvons avoir autant de petits que d'œufs, si la mère serin est bonne couveuse et si nous donnons au couple la nourriture et les soins requis pendant la durée de l'accouplement.

On doit remarquer que les oiseaux qui couvent à l'état sauvage n'ont pas toujours autant de petits qu'il y a d'œufs.

L'incubation dure ordinairement quinze à dix-huit jours, et si au bout de ce temps les œufs ne sont pas encore éclos, on peut les considérer comme mauvais. La Providence, admirable dans toutes ses œuvres, a donnée à la mère serin l'instinct de connaître quand l'œuf qu'elle couve est mauvais, même quand c'est avant le temps ordinaire pour l'éclosion des petits ; elle le jette alors en dehors du nid ; c'est ce qu'elle fait aussi à l'égard des petits quand ils viennent à mourir avant leur sortie du nid.

Le petit oiseau qui vient au monde dix ou onze jours après la ponte n'est qu'un avorton ; par conséquent il meurt presqu'aussitôt, parce qu'il n'est pas entièrement conformé. Une femelle de serin qui met plus de quinze jours à éclore des œufs indique qu'elle est faible de constitution.

Une fois éclos, les serins restent au nid environ quinze jours ou trois semaines pendant lesquels ils sont l'objet de soins assidus

de la part de leurs parents. Quand ils sont sortis du nid, les oiseaux ne sont pas encore assez forts pour se nourrir eux-mêmes. Le père et la mère leur donnent encore à manger sur le plancher de la cage ou sur les perchoirs jusqu'à ce qu'ils soient en état de se nourrir sans le secours de leurs parents.

La nourriture la plus propice pendant l'époque de l'accouplement consiste en des œufs cuits durs et hachés fins ; on y ajoute du pain que l'on a eu soin de laisser tremper environ une demi-heure dans l'eau froide (afin d'extraire le sel contenu dans le pain) et que l'on presse ensuite avec un linge pour en exprimer tout le liquide ; on hache ensuite le pain comme l'on fait pour les œufs ; on assaisonne le tout avec une petite poignée de farine de blé d'Inde ; enfin on brasse ce mélange de manière que les divers ingrédients qui le composent, s'unissent plus ou moins ensemble.

Quand la femelle est pour pondre et dans le temps de la ponte, mettons dans la cage de la coquille d'œuf que la mère serin ne dédaignera pas de manger et qui aura pour résultat de former dans le corps de l'oiseau la

coquille des œufs déposés dans le temps de la ponte. On peut réduire en poudre la coquille et la mélanger avec les œufs. La coquille d'œuf a de plus le bon effet d'induire la femelle à pondre.

Un coquetier plein, telle est la quantité de nourriture que l'on peut donner au couple qui n'est pas en famille ; mais si, au contraire, il y a des petits à nourrir, alors ne ménageons pas la portion et ne laissons pas vide le vase qui contient le manger ; on ne doit pas oublier que les petits oiseaux dans le nid ont souvent besoin de nourriture, comme les enfants au berceau..

Certaines personnes donnent en nourriture aux oiseaux accouplés une tranche d'œuf cuit dur mais non haché : c'est là la portion quotidienne du couple. Une nourriture aussi sèche, qui n'est pas accompagnée de légumineux ou d'un petit morceau de pain trempé doit naturellement porter le couple à la constipation.

Quoique les œufs soient comme la base de la nourriture du couple pendant l'accouplement, cela n'empêche pas de lui donner des

grains comme dans les autres époques de l'année, mais il faut que ce soit en plus petite quantité. Donnons aussi au couple un morceau de pomme de terre cuite sans sel, de la salade ou du chou afin d'offrir un peu de variété dans la nourriture et surtout de prévenir la constipation.

1° La durée de l'accouplement ne devrait pas dépasser trois ou quatre mois, ce qui veut dire qu'elle se terminera vers le mois de juillet. Les femelles de serins qui rapportent plus longtemps ne donnent en fin de compte, que des rejetons faibles. Cela s'explique facilement parce que la mère serin venant à s'affaiblir, à force de pondre, finit par faire passer dans sa progéniture la faiblesse de sa propre constitution.

2° Si les petits oiseaux meurent presque tous quelques jours après leur naissance et que la chose arrive à d'autres éleveurs d'oiseaux, on doit conclure qu'une épidémie sévit sur les bipèdes ailés : il nous est impossible d'y rémédier. Mais s'il n'y a pas d'épidémie, c'est-à-dire si nous sommes à peu près seul à perdre des oiseaux dans le nid, malgré que le couple

ait soin de sa progéniture et que nous n'ayons pas de reproche à nous faire pour les soins à donner au couple, il y a certainement une cause qu'il nous faut découvrir. D'aucuns croient l'avoir trouvée en disant que les *poux rouges* qui se logent quelque fois dans les plumes de l'oiseau captif peuvent très bien se trouver sur le corps de la couveuse, puis descendent sur les petits, leur suçent le sang et les font mourir.

Dans le cas où cela pourrait arriver (qu'il y aurait de la vermine sur le corps de l'oiseau) on devrait fournir à la mère serin l'occasion de se baigner afin de se débarrasser des *poux rouges ;* il conviendrait aussi d'époussetter le nid avant et après chaque couvée et même de le passer à l'eau chaude pour y détruire la vermine qu'il pourrait renfermer.

3° La femelle étant sur le nid, à couver ses œufs ou ses petits, il ne faut pas la chasser en dehors du nid, dans le but de satisfaire la curiosité et voir s'il y a des œufs ou des petits dans le nid ; car si on le faisait souvent, la femelle pourrait abandonner son nid pour toujours et on perdrait ainsi les petits qui sont

sur le point de sortir de l'œuf ou encore ceux qui viennent de naitre. De même ne regardons pas trop souvent les petits oiseaux dans le nid et surtout ne leur touchons pas quand ils sont un peu gros, car il y en a qui sont si farouches qu'à peine nous voient-ils, ils se jettent en bas du nid, sur le plancher de la cage.

4 La femelle que le besoin ou l'envie de pondre excite fortement, chasse quelquefois ses petits hors du nid, avant même qu'ils soient capables de se soutenir sur leurs jambes. Ainsi débarrassée de sa progéniture, la femelle se met à pondre de nouveau et les petits qui sont en bas de la cage meurent infailliblement si on n'en prend soin. On subviendra à leurs besoins comme je l'ai décrit plus haut.

Après une ou deux couvées, si la femelle tarde à pondre, on doit séparer le couple pendant quelques jours ou plus afin qu'ils se désirent mutuellement dans un but de reproduction. Comme je le mentionne dans le corps de ce travail, la coquille d'œuf mêlée à la nourriture du couple induit la femelle à la ponte.

1° Aussitôt qu'ils sont capables de se

nourrir eux-mêmes, les petits serins doivent être mis dans une cage à part ou dans un autre compartiment de la cage, (si elle est double) afin que la femelle ne soit pas dérangée par les petits quand elle commencera une nouvelle ponte et une nouvelle couvée. On voit quelquefois que les petits, une fois sortis du nid, montent sur le dos de leur mère qui est dans le nid, occupée à couver, se couchent sur elle ou à côté. Tout cela ne peut que nuire à la mère dans son œuvre de reproduction. Aussi voit-on quelque fois le mâle s'immiscer dans cette affaire, en chassant les petits à coups de bec et en leur arrachant les plumes de la queue ou des ailes, de manière à les mettre en sang. Voilà pourquoi on devrait laisser les petits dans la cage le moins possib[illegible] que leur père ne les maltraite pas [illegible] ussi barbare et que la mère ne s[illegible] plus [illegible] modée.

Qu'il est beau et touchant de voir le mâle et la femelle se remplaçant tour à tour auprès du berceau de leurs enfants ! Il en est de même quand ils couvent sur leurs œufs et dans l'un et l'autre cas, c'est le mâle qui se charge de nourrir sa compagne.

Quand c'est la femelle qui se trouve sur le nid, occupée à couver sur ses petits, le mâle voltige dans la cage et cherche de la nourriture, en fait une provision dont il charge son bec et qu'il va ensuite distribuer à la mère et aux petits. Mais ce qu'il y a encore de beau et de touchant, c'est de voir le père et la mère auprès de leurs enfants. Tous les deux se mettent au-dessus de l'orifice du nid, contemplant leurs petits et se regardant l'un l'autre comme pour partager les joies et les délices qu'ils éprouvent à la vue de leur progéniture. Les gazouillements qu'ils font entendre alors expriment dans leur langage les sentiments de bonheur dont ils sont enivrés !

N'allons pas croire cependant que tous les couples indistinctement aient la même tendresse pour leur progéniture ! Malheureusement on rencontre quelque fois des actes de cruauté inouis exercés par le couple captif sur les petits. Ainsi j'ai eu un pauvre petit serin, qui, étant encore incapable de sortir du nid, à cause de son jeune âge—a eu une partie de la mandibule supérieure enlevée et une partie de la mandibule inférieure déchirée à

coups de bec par le père et la mère. Le petit malheureux dégouttait de sang ; il est mort quelque temps après, victime de la barbarie de ses cruels parents. Un couple d'un si mauvais naturel ne devrait jamais rester ensemble, le mâle devrait être séparé des petits et la mère se chargera certainement du soin de sa progéniture. Le mâle ne restera avec sa compagne que jusqu'à l'éclosion des petits.

Nourriture des Oiseaux de Cage

Les oiseaux qui composent une volière ou si l'on veut, les oiseaux de cage sont généralement les suivants : *serin, goglu, merle, rossignol, chardonneret, oiseau-rouge*, et enfin le *pinson* vulgairement appelé par les campagnards canadiens, le " siffleu " parce qu'il siffle bien, en cage comme en liberté. Il y a encore plusieurs autres oiseaux de cage étrangers à notre pays qui font quelquefois partie de notre volière canadienne, tels que le *lark* ou allouette d'Irlande, le *thrush, english goldfinch* ou chardonneret anglais, le *bullfinch* ou bou-

vreuil, *blackbird* ou merle noir, pour le distinguer de notre grive que nous appelons *merle*.

A l'exception de notre grive, appelé communément merle, on donne la même nourriture à tous les oiseaux captifs.

Chanvre, mil anglais que l'on pourrait appeler millet canadien si nous prenions la peine de le cultiver, *rape seed*, nom donné à une graine noire ; du mil en branches, qui est cultivé dans nos campagnes et que nous trouvons en vente sur nos marchés, du blé, de l'avoine écalée, assez souvent, de la pomme de terre cuite sans sel, substance très nutritive ; comme accessoires, de la pomme, du céleri, de la salade et du chou. Voilà en somme en quoi consiste la nourriture de l'oiseau en captivité. Les quatre dernières substances ci-haut mentionnées sont destinées surtout à tenir le corps de l'oiseau exempt de constipation et à l'empêcher de prendre trop d'embonpoint. On peut aussi joindre le mouron, le plantin et la poulette grasse qui sont des rafraichissants.

Le chanvre étant de sa nature, une substance huileuse et riche, engraisse vite l'oiseau de cage, et si on lui en donne, il faut que ce

soit en petite quantité et mélangé avec d'autres grains. En effet on constate que l'oiseau captif nourri avec du chanvre seulement engraisse trop ; il peut certainement se passer de chanvre, excepté dans le cas où il serait maigre ; alors le chanvre ne pourrait que lui faire du bien.

Nourriture du Merle

L'usage veut que l'on donne au merle en captivité une nourriture différente de celle des autres oiseaux de cage. M. James M. Le Moine, auteur de " l'Ornithologie du Canada, " dit qu'en captivité on nourrit le merle au pain et au lait mêlés ensemble : il dit de même pour le goglu. Cette nourriture donnée habituellement à l'oiseau de cage ne lui convient pas du tout et lui est même préjudiciable, c'est simplement un laxatif, un purgatif, par conséquent, ce n'est pas un fortifiant : ce n'est pas une nourriture substantielle. Ce mélange peut très bien faire pour diminuer l'embonpoint de l'oiseau trop replet. C'est ce que j'ai constaté par ma propre expérience.

J'avais un merle auquel je donnais du pain et du lait comme nourriture journalière, je ne tardai pas à regretter cet essai, car, au bout de quelques semaines, les plumes de l'oiseau tombaient une à une et mettaient la peau presqu'à nu, surtout autour des aisselles, l'oiseau paraissait faible et ne volait qu'avec difficulté, ses excréments étaient liquides, enfin il finit par mourir de faiblesse, conséquence d'une dyssenterie continue. J'essayai sur les derniers temps de son existence de lui donner la nourriture primitive, avec laquelle il se portait bien, mais le bipède ne pût recouvrer les forces qu'il avait perdues. Cependant le pain et le lait bouillis ensemble, ou non bouillis mais accompagnés de chanvre ou d'autres grains, ne produisent pas un mauvais résultat sur la vie de l'oiseau captif.

On distingue généralement deux espèces de nourriture que l'on donne au merle. Elles diffèrent très peu entre elles et l'une ou l'autre est plus fortifiante que le pain et le lait et tient l'oiseau en bon état d'embonpoint.

La nourriture la plus ordinaire consiste en de la viande de bœuf hachée en mor-

ceaux très fins ; la quantité à donner à l'oiseau est celle d'un jaune d'œuf ; on y ajoute de l'œuf cuit dur et haché fin ainsi qu'un peu de pain que l'on a soin de laisser tremper dans l'eau pendant quelques instants et que l'on presse ensuite avec ses mains ou avec un linge pour en exprimer tout le liquide ; on saupoudre le tout avec un peu de farine de blé d'Inde, afin de rendre la nourriture moins gluante et plus saine ; on mélange le tout ensemble afin de mêler les divers ingrédients qui composent cette nourriture. Ce composé convient au merle en tout temps.. La viande a cependant pour résultat de rendre liquide la fiente de l'oiseau et par conséquent contribue à la malpropreté de la cage. Dans tous les cas la nourriture est aussi bonne, car l'oiseau s'en trouve bien et vit ainsi bon nombre d'années.

2° L'autre nourriture qu'on donne au merle en captivité est presque la même que la précédente à l'exception du bœuf que l'on s'abstient de lui donner.

Il est bien évident que les différentes espèces de nourriture données aux oiseaux de cage ne sont pas absolument celles dont ils se

pourvoient à l'état sauvage. On peut cependant faire une exception pour le chanvre et le mil en branches que l'oiseau à l'état libre recherche en voltigeant dans les jardins, et pour le blé et l'avoine qu'il glane dans les champs.

Le merle à l'état libre, aime le *mascouabina* ou cormier. Quand le cormier est mûr, c'est-à-dire quand il a la pelure rouge, les merles s'abattent en grand nombre sur l'arbre qui porte ce fruit, et en peu de temps ils en dévorent le contenu. Voilà pourquoi on devrait donner du cormier au merle en captivité. Il prise aussi beaucoup les mouches, les vers de terre et les insectes. Aussi devons-nous lui en procurer quand il est en captivité.

A l'état sauvage, le chardonneret se repait avec délices des grains qu'il trouve dans la fleur du chardon ; d'où lui vient le nom de chardonneret .

Tous les oiseaux sauvages que l'on met en cage aiment généralement la bourdaine, les bleuets, les fraises, les framboises et tous les fruits des bois et des champs. Aussi devons-nous donner à l'oiseau que l'on met en cage quelques unes des choses qu'on lui voit man-

ger à l'état sauvage. C'est un moyen de rendre moins pénible à l'oiseau des bois son état de captivité.

Je vais donner à présent le genre de nourriture approprié aux oiseaux de cage étrangers à notre pays et qui font partie d'une volière canadienne.

Au *thrush, black bird* ou *robin,* et en français merle noir ou simplement merle, on donne la même nourriture qu'à notre merle canadien.

On nourrit le *lark* ou alouette d'Irlande avec du chanvre écrasé ou pilé. Cet oiseau ne se perche jamais en cage ; il en est de même quand il est à l'état sauvage. Il se tient tantôt sur le gazon, tantôt au plus haut des airs, où il fait entendre un chant harmonieux. La cage du *lark* diffère des autres cages d'oiseaux en ce qu'elle a un prolongement affectant la forme d'un demi-cercle. La partie verticale est en fils de fer ; le plafond ainsi que le plancher sont en bois. Sur le plancher du demi-cercle on met une couche de gazon, qu'on renouvelle quand elle est sale. C'est

sur ce gazon que le *lark* se tient le plus souvent.

Le *goldfinch* ou chardonneret anglais et le *bullfinch* ou bouvreuil, oiseaux importés, demandent la même nourriture que le serin.

Le perroquet, quoique n'étant pas rigoureusement un oiseau de volière, vit à l'état de domesticité, il a une cage à part : elle est circulaire, haute de deux à trois pieds et faite en ferblanc. La nourriture habituelle de cet oiseau est du blé-d'Inde rond, aussi de la salade, de la pomme et du chou. Cet oiseau est susceptible d'apprendre certains mots et de siffler des airs. Ainsi on a vu chez un citoyen marquant de Québec un perroquet qui sifflait l'air *A la claire fontaine* et qui riait comme une personne, et ce à faire croire qu'il se moquait de quelqu'un.

Le perroquet vit très longtemps en cage et peut même atteindre un siècle d'existence.

Dessert des Oiseaux de Cage

J'entends par ces mots ce qui n'est pas

absolument nécessaire à la nourriture quotidienne de l'oiseau en captivité, et ordinairement le superflu en nourriture. Cela consiste en morceau de pomme, de pain de Savoie et tout biscuit sucré. Le serin affectionne beaucoup le sucre blanc qu'il grignotte ; on dit que ça l'induit à chanter. La pomme est une nourriture très saine pour les bipèdes en cage, car elle entretient les intestins de l'oiseau en bon état. Voilà en somme ce que l'on donne en nourriture aux oiseaux de cage.

Santé ou Bien-être des Oiseaux de Cage

Si l'on veut avoir des serins sains et bien portants, il faut remarquer ce qui suit :

1° Ne jamais donner à l'oiseau de cage plus de nourriture qu'il ne lui en faut, mais assez pour qu'il ne pâtisse point. Ainsi si l'on veut éviter de perdre des oiseaux que l'on prise et qui souvent nous ont coûté assez cher, il ne faut pas leur donner une nourriture trop abondante ni trop riche, car de là dépend l'état de santé de l'oiseau captif. D'ailleurs l'oiseau

qui est trop gras ou trop replet ne chante jamais aussi bien ni aussi longtemps que celui qui a une nourriture suffisante pour sa subsistance.

Voici maintenant la nourriture qu'on doit donner quotidiennement à l'oiseau captif pour qu'il se porte bien.

1° Je tiens d'une personne qui a gardé des oiseaux et qui n'avait pas l'habitude d'en perdre, qu'une cuillerée à soupe de grains est suffisante pour la portion quotidienne de l'oiseau en cage. On peut y ajouter un morçeau de pomme de terre cuite sans que pour cela l'oiseau se porte plus mal.

2° Si l'on s'aperçoit que l'oiseau est trop gras, mettons dans son vase à boire, un ou deux filaments de safran qui auront pour effet de purger l'oiseau qui boira de cette eau, et afin de prévenir l'apoplexie ou la mort subite qui pourrait survenir.

3° Pour empêcher ou diminuer le trop d'embonpoint que peut prendre l'oiseau trop bien nourri, donnons-lui de temps en temps du pain et du lait, ce qui purgera l'oiseau et le tiendra en bonne condition.

4° La cage doit contenir un vase pas trop grand ni trop profond, qui soit rempli d'eau propre destinée à l'oiseau pour s'abreuver. Ayez soin de renouveler l'eau quand elle est sale : il suffira de changer l'eau une fois par jour et le vase sera assez petit pour que l'oiseau ne puisse se baigner, salir son eau et mouiller inutilement le plancher de la cage.

5° Dans la belle saison, outre le vase à boire, mettons dans la cage un vase plus grand et rempli d'eau pour que l'oiseau puisse se baigner et cela tous les jours comme il le ferait à l'état sauvage. Le bain produit deux bons effets sur la santé de l'oiseau de cage. 1° il rafraichit la peau et lisse les plumes de l'oiseau ; 2° il débarrasse celui-ci des araignées qui trop souvent, comme je l'ai mentionné précédemment se logent dans les plumes de l'oiseau, lui sucent le sang, lui donnent des démangeaisons qui le tourmentent et le contraignent à s'éplucher souvent. C'est sur le serin que l'on constate l'existence des araignées rouges ou *Red spiders*.

6° Pendant les chaleurs d'été, plaçons la cage en dehors de la maison en l'accrochant

au- dessus d'une fenêtre ouverte, afin que l'oiseau puisse respirer le grand air. Il est assez pénible pour l'oiseau captif d'être renfermé comme entre quatre murs sans qu'il souffre toujours de la privation du bon air. D'ailleurs le grand air fait du bien à l'oiseau qui semble alors plus actif et plus vigoureux.

7° Pour ce qui regarde la propreté de la cage, voici ce qu'il faut faire. Tenir les perchoirs ainsi que le plancher de la cage dans une grande propreté, en enlevant au moyen d'un couteau ou du papier sablé toutes les aspérités occasionnées par les excréments de l'oiseau. Qui sait si la mort de l'oiseau n'est pas quelque fois causée par les miasmes putrides de la cage ?

A deux époques de l'année, le printemps et l'automne, lavons la cage avec de l'eau chaude ou tiède, en la savonnant bien et ainsi faisons disparaitre toutes les saletés qui pourraient s'y trouver attachées. Ne laissons pas d'aspérités séjourner sur les barreaux de la cage ou sur le plancher.

Maladies des Oiseaux de Cage

Les oiseaux de cage sont sujets à plusieurs maladies, qui causent quelque fois la mort du bipède si on n'y remédie promptement par des moyens efficaces. Il y a cependant chez l'oiseau de cage des infirmités que nous ne pouvons prévoir, que l'oiseau contracte dès le bas âge et qui sont indépendantes de notre volonté. Ces dernières sont bien difficiles à guérir pour ne pas dire impossibles.

L'air vicié de la maison où l'oiseau reste quelque fois des mois entiers sans respirer l'air extérieur, comme dans les pays froids (pendant les mois d'hiver) : l'insalubrité de la cage, causée par la malpropreté dans laquelle elle est tenue ; l'humidité du plancher de la volière ; l'excès d'embonpoint produit par l'abondance de nourriture, etc., sont à peu près les causes des maladies qui se déclarent chez les oiseaux de captivité.

Parmi les affections fâcheuses auxquelles est sujet l'oiseau captif, la plus ordinaire et qui n'est pas la moins grave—puisqu'elle emporte le bipède assez promptement—est celle connue généralement sous le nom de *bouton*.

La maladie du *bouton*, consiste en de la matiere blanche qui se forme dans un bouton de chair, qui se trouve précisément au-dessus de l'endroit, où les plumes de la queue de l'oiseau prennent racine. Quand l'oiseau est affecté de cette maladie, ce bouton de chair se gonfle au petit bout par suite de la matière qui se forme à l'intérieur (du bouton.) et c'est cette matière qui est le germe ou l'essence du mal.

On s'aperçoit que l'oiseau a le " bouton " quand il vole avec difficulté, quand il se renfle comme s'il avait froid, quand il ouvre le bec et qu'il souffle fortement comme s'il était essoufflé. Il faut alors se hâter d'appliquer le remède employé en pareil cas, car une fois que l'oiseau est tombé en bas de son perchoir et ne peut se porter sur ses pattes il est trop tard pour lui sauver la vie. Voici comment il faut s'y prendre pour faire disparaitre la maladie en question. On prend une aiguille fine dont la pointe est aigue, puis on pique tout doucement l'extrémité du " bouton " de chair qui renferme la matière blanche qui est la racine du mal. Ensuite on met sur la partie du

"bouton" de chair que l'on vient de piquer un peu de salive, ou encore le la graisse d'oie, appliquée sur l'orifice, on adoucit par ce moyen la douleur ou la cuisson que l'oiseau éprouve nécessairement par la piqûre de l'épingle. Presqu'aussitôt après l'opération, l'oiseau semble renaître à la vie, mange avec plus d'appétit et éprouve un véritable bien-être : il est sauvé.

Quand l'oiseau captif a le "bouton," outre l'opération à faire, il faut diminuer sa ration ordinaire et mettre du *safran* dans son eau à boire, afin de le purger et de contribuer plus promptement à la guérison. Deux ou trois filaments de safran suffisent pour teindre l'eau du vase. On lui en donne pendant quelques jours.

L'oiseau de cage peut avoir le "bouton" plusieurs fois ; c'est pourquoi il nous faut faire l'opération chaque fois que cette affection morbide apparaît.

Comme cause du "bouton" on accuse l'excès d'embonpoint provenant de l'abondance de nourriture donnée à l'oiseau de cage. Donc le meilleur moyen de prévenir la maladie, c'est

de ne pas nourrir le bipède trop abondamment.

*
* *

On remarque quelque fois une enflure qui se manifeste sur l'enveloppe de l'œil de l'oiseau, sur la pupille, et l'enveloppe complètement. Si on n'y remédie promptement en attaquant le mal à son origine, cette boursouflure gagne l'œil de l'oiseau, peut le rendre borgne et même lui causer la mort, probablement parce que le mal atteint le cerveau. C'est ce qui arrive assez souvent. Trop d'embonpoint et par suite l'impureté du sang qui en découle, voilà à n'en pas douter la cause de cette maladie.

Avec une plume garnie de ses barbes, on prend une petite goutte d'huile d'olive que l'on applique tout doucement sur la partie malade ; on renouvelle le même traitement une ou deux fois par jour et on ne cesse d'agir ainsi que lorsque l'enflure a complètement disparu. Outre le remède à appliquer sur l'œil de l'oiseau, il est nécessaire de diminuer sa ration ordi-

naire et de mettre du safran dans son vase à boire afin de le purger et de hâter sa guérison.

*
* *

L'oiseau ressent quelquefois dans les pattes une espèce de raideur ou d'engourdissement, et quand il veut marcher dans la cage, il écarquille les jambes et saute plutôt qu'il ne marche ; il semble que ses pattes ne peuvent se mouvoir l'une après l'autre. De tous les oiseaux captifs, c'est seulement chez le goglu que j'ai remarqué cette infirmité.

Cette raideur dans les pattes de l'oiseau provient sans doute de ce qu'en se baignant plusieurs fois par jour dans son vase à boire, l'oiseau en faisant voler l'eau de tous côtés mouille le plancher de la cage et contracte grâce à cette humidité la maladie dont il est question.

Le traitement pour cette maladie consiste à tremper les pattes de l'oiseau dans l'eau tiède, et cela pendant quelques minutes, puis on essuie bien les jambes et les pattes de l'oi-

seau, et l'on applique un peu d'huile d'olive sur la partie que l'on vient d'essuyer. On renouvelle le remède plusieurs fois et jusqu'à complète guérison. En outre ne fournissons pas à l'oiseau l'occasion de se mouiller les pattes inutilement.

*
* *

Parfois, l'oiseau se tient tantôt sur une patte tantôt sur une autre, sans jamais se tenir sur les deux pieds, ou s'il lui prend envie de se tenir sur ses pieds, c'est pour s'accroupir. C'est une sensibilité sous la plante des pieds qui force le bipède à prendre cette pénible position. Cela provient que sur les perchoirs ou le plancher de la cage, se trouvent des excréments, du sable, qui se sont durcis et sur lequel l'oiseau marche nécessairement ; ces aspérités irritent et enflamment l'épiderme des doigts et des pieds de l'oiseau. Dans ce cas employons le remède indiqué pour la maladie précédente : de plus tenons la cage dans une grande propreté.

*
* *

L'oiseau de cage éprouve quelquefois de la difficulté à jeter ses plumes, ce qui tient à une indisposition dont il n'est pas facile de se rendre compte. On s'aperçoit facilement que l'oiseau est à jeter ses plumes ou à muer, quand il a les plumes des ailes placées irrégulièrement ou dérangées de l'ordre dans lequel elles sont normalement agencées, d'où il suit que le tuyau de chaque plume est nécessairement hors de sa place ; on conclut alors qu'il n'y a plus de sève ni de vie dans ces plumes ; en cet état l'oiseau éprouve ce que nous causerait un corps étranger dans notre chair ; les plumes sont alors pour l'oiseau une nuisance plutôt qu'un vêtement pour le couvrir.

Alors l'oiseau a besoin qu'on lui aide à faire sa mue et mettre ainsi fin à son malaise. Hâtons-nous de le soulager au moyen de deux ou trois filaments de safran qu'on mettra dans son vase à boire pour le purger ; donnons aussi à l'oiseau une certaine plante dont je parle dans un article intitulé : purgation des oiseaux de cage.

*
* *

La constipation, chez l'oiseau captif, comme chez tout être humain, vient d'un vice de la constitution ainsi que toute autre maladie. Comme cause de constipation, on accuse une nourriture trop sèche donnée à l'oiseau, telle que le chanvre, millet, mil en branches, etc., sans être accompagnée de divers ingrédients, de quelques légumineux, tels que la feuille de salade, de chou, la pomme de terre ainsi que cette herbe appelée " mouron, " qui ont pour effet de tenir les intestins de l'oiseau en bon état et de prévenir ainsi la constipation. On n'ignore pas que les grains données à l'oiseau sont des farineux, et que de leur nature ce sont des astringents qui ont pour effet de resserrer les intestins. De là la nécessité pour nous de donner à l'oiseau, avec les grains, du chou ou de la salade, afin de prévenir la constipation ou de la faire disparaître, si elle survient. Une constipation trop prolongée peut certainement causer la mort de l'oiseau.

*
* *

L'épiderme de la plante ou du talon des pieds de l'oiseau se gonfle ou se détend quelque

fois par suite de la matière qui se forme dans l'intérieur de la chair. cela fait souffrir l'oiseau qui est forcé de se tenir sur une seule patte pour rester perché. Cette maladie peut s'appeler la *goutte*, infirmité si pénible chez l'espèce humaine. On doit attribuer cette infirmité à l'impureté du sang causée par l'excès d'embonpoint.

Quand l'enflure commence seulement à se produire, on peut la faire disparaître en appliquant un peu d'huile d'olive sur le mal, afin d'empêcher l'inflammation qui survient, par le frottement, quand l'oiseau va d'un perchoir à l'autre ou marche sur le plancher de la cage. On renouvelle le remède tous les jours et on a soin de mettre du safran dans le vase à boire pour purger l'oiseau.

Si l'enflure est parvenue à son terme, c'est à-dire si la matière a finie de se former (ce dont on peut s'assurer quand la peau qui recouvre le mal est devenue molle ou tendre) on la pique légèrement comme pour la maladie du " bouton " avec la pointe d'une aiguille pour en exprimer toute la matière. Ensuite on met de l'huile d'olive ou graisse d'oie sur

la cavité faite par la piqûre de l'aiguille, afin d'adoucir le mal causé par l'ouverture de l'épiderme. Purgeons l'oiseau avec un peu de safran mis dans le vase à boire et donnons-lui du pain et du lait comme nourriture pendant quelques jours.

*
* *

La " pépie " est une pellicule blanche qui se manifeste autour de la langue de l'oiseau de cage. se durcit et empêche le bipède de boire et de crier. Comme on le voit, c'est une maladie très grave quant à ce qui regarde la soif que l'oiseau ne peut satisfaire. Ainsi il est évident que si on n'est pas d'expédition, la maladie ne sera pas longue et l'oiseau mourra bien promptement.

Si la maladie de la pépie, comme quelques uns le prétendent, provient de ce que l'oiseau a été trop longtemps sans boire, obvions à cela en ne manquant jamais de donner à boire à l'oiseau.

Quand donc la pépie attaque l'oiseau de cage, on doit prendre une aiguille au moyen

de laquelle on perce avec la plus grande précaution la pellicule que l'oiseau a sur la langue ; on enlève cette pellicule en la décollant le plus délicatement possible avec une aiguille ou un petit canif, et sur le siège du mal on applique une goutte d'huile d'olive. On a soin en même temps de purger l'oiseau comme pour les maladies ci-haut mentionnées, et de lui donner une nourriture légère comme du pain et du lait pendant quelques jours.

* *

Sur le ventre de l'oiseau, il se forme quelque fois une rougeur, une inflammation ; les plumes tombent tout autour de la partie malade et bientôt se manifeste une plaie accompagnée de matière, c'est ce qu'on appelle un abcès. La cause en est due à une grande impureté du sang et la maladie est très difficile à combattre.

Voici le moyen employé pour ce cas :

On imbibe la plaie avec de l'eau tiède, puis on applique un peu d'huile d'olive sur le mal ; on réitère le même traitement plusieurs

fois par semaine et on a soin de purger l'oiseau comme je l'ai déjà dit plus haut.

*
* *

L'oiseau tombe quelquefois subitement en bas de son perchoir et se débat convulsivement sur le plancher de la cage ; cela peut provenir du sang qui est monté au cerveau : c'est une espèce de vertige ou d'étourdissement et l'oiseau peut certainement mourir sur le coup. Cela peut provenir de la frayeur, de la colère ou de lésions sur la tête, c'est une espèce d'épilepsie, comme il arrive chez l'espèce humaine. Une autre cause provient aussi des pous rouges qui se logent dans les oreilles de l'oiseau et dans ce cas fournissons à l'oiseau l'occasion de se baigner la tête afin de se débarrasser de ces insectes nuisibles qui le torturent ; enfin tenons la cage dans une continuelle propreté, car le malpropreté engendre toujours la vermine.

*
* *

Les lésions sur la tête de l'oiseau se produisent de plusieurs manières, soit quand l'oiseau vole de côté et d'autre dans la cage, soit par un clou ou crochet sur lequel il a eu le malheur d'aller se heurter, soit enfin quand il est frappé à coups de bec par un compagnon de captivité. Les lésions sur la tête sont quelque fois graves et très souvent la mort en est la conséquence. Cependant si le cervelet n'est pas atteint l'oiseau peut guérir de la blessure, si on oint la plaie avec de l'huile douce ou huile de ricin. Ayons soin en même temps de faire faire à l'oiseau la diète au pain et au lait bouillis afin de combattre la fièvre qui est la conséquence des blessures cérébrales.

*
* *

Sur le ventre et près de l'abdomen, il se forme quelquefois sur cette partie du corps de l'oiseau une inflammation. Je n'ai encore vu qu'un seul cas de cette maladie : c'était une mère serin qui couvait sur six œufs. Quand je l'ai prise pour l'examiner et voir ce qu'elle

avait, elle était étendue sur le plancher de la cage. Je trouvai une enflure assez considérable près du croupion et le corps etait maigre ; elle ne mangeait pas. Je plaçai la malade dans un nid, en dehors de la cage ; je la soignai de mon mieux en imbibant la partie malade avec de l'huile de ricin et donnant à l'oiseau la nourriture que l'on donne au couple pendant l'inculbation. Avec un pinceau de poils de chameau coupé en pointe et humecté d'huile de ricin j'essayai de faire pénétrer de l'huile dans le postérieur de l'oiseau, afin de chasser l'inflammation qui se trouvait à l'intérieur, puis j'ingurgitai une goutte d'huile (de ricin) dans le bec de l'oiseau. L'enflure diminua graduellement et la malade mangeait bien, mais elle pouvait à peine se soutenir sur ses jambes et sa grande faiblesse finit par l'emporter. Si la maladie avait été soignée au début, aux premières atteintes du mal, l'oiseau aurait été sauvé. Il n'y a pas d'autre cause que l'impureté du sang pour cette infirmité.

*
* *

Quelquefois la femelle du serin ne peut se débarrasser de l'œuf qu'elle a dans le corps malgré tous les efforts qu'elle fait dans ce but. C'est un cas très grave si l'oiseau reste quelque temps en cet état, et il peut mourir dans un court espace de temps à cause de l'inflammation qui se déclare à l'intérieur.

Le signe caractéristique qui démontre que la femelle ne peut rejeter l'œuf, c'est qu'elle prend une mine piteuse ; elle n'a pas de position, elle se couche sur le plancher de la cage, s'asseoit en sautant sur les perchoirs et fait des efforts comme si elle était constipée.

Une publication anglaise prétend que cette infirmité provient d'un changement subit dans la température. Voici le remède employé en pareil cas pour guérir le bipède de cette maladie : on applique un peu d'huile de ricin comme suit : on prend un pinceau de poils de chameau dont on coupe les poils en pointe et on plonge dans l'huile qu'on tâche de faire pénétrer dans le rectum de l'oiseau ; c'est le meilleur moyen de chasser l'inflammation. Ayons soin aussi de faire pénétrer une

ou deux gouttes dans le bec de l'oiseau, ce qui contribuera à chasser toute l'inflammation.

*
* *

L'asthme, chez les oiseaux de cage, n'est autre chose que ce que l'on voit chez l'oiseau qui a trop d'embonpoint. Il respire avec difficulté comme s'il était oppressé et plus il souffle, plus la respiration devient gênée C'est ce que l'on remarque chez les oiseaux qui meurent d'apoplexie . L'essentiel est de purger l'oiseau. La première chose à faire, nous dit un livre anglais dans lequel j'ai trouvé un remède en pareil cas, c'est de retirer le chanvre à l'oiseau, lui laissant seulement le *rape seed*, mais lui donnant en même temps abondance de pain trempé dans l'eau pure, puis pressé avec les mains pour en extraire tout le liquide ; donnons-lui aussi de la *laitue*, *chicorée* ou *cresson*. Selon les saisons, deux fois la semaine, leur donner du pain et du lait bouillis, de la grosseur d'une muscade. Ceci se fait en jetant un morçeau de mie de pain de la gros-

seur d'une noix, dans une tasse à thé de lait que l'on fait bouillir et que l'on brasse tout le temps avec une cuiller de bois jusqu'à ce que ce mélange ait la consistance de la bouillie. Il faut que ce mélange soit donné froid aux oiseaux et que ce soit frais, car si c'était sûr, ça ne produirait pas d'heureux résultats. Cette pâte dont les oiseaux sont friands les purge suffisamment et les guérit sensiblement. Dans toutes les attaques violentes d'asthme, cette pâte doit être donnée à l'oiseau pendant deux ou trois jours de suite et elle produira l'effet désiré. Quand la maladie n'est pas à l'état grave ou qu'elle vient de commencer, il suffit de donner du pain et du lait une fois en trois ou quatre jours.

*
* *

En cage le serin est quelque fois incommodé par de petites araignées rouges qui se logent dans les plumes, lui soutirent le sang avec leur suçoir et lui font souffrir des démangeaisons continuelles. Le soir cette vermine quitte le corps de l'oiseau et va se poser sur le sommet de la cage, sur les barreaux pour re-

prendre le lendemain le gite qu'elle avait la veille. C'est alors qu'est le moment propice de tuer cette vermine. On prend pour cela une chandelle allumée et l'on passe le feu de la lampe sur les fils de fer qui contiennent la vermine.

Pour se convaincre de l'existence des araignées rouges dans une cage d'oiseaux, on n'a qu'à mettre le soir, sur le sommet de la cage, une serviette. Les araignées viendront se poser dessus ; on n'aura qu'à passer cette serviette à l'eau chaude pour tuer cette vermine. Elle est tellement petite qu'on ne peut la voir qu'au moyen du microscope.

* *

Le scorbut est une infirmité qui attaque les serins dès leur plus bas âge : ils en sont quelque fois atteint à leur sortie du nid. Cela consiste en des gales qui enveloppent une partie des pattes de l'oiseau ainsi que les doigts dont elles empêchent la libre articulation. L'oiseau ne peut ainsi se percher ni même se tenir debout sur le plancher de la cage. S'il veut

marcher il se traine sur les jointures des doigts ou des jambes. Il est assez difficile de guérir l'oiseau attaqué du scorbut, car c'est une maladie qui dure longtemps et qui est tenace.

La seule cause qu'on puisse donner pour expliquer la maladie du scorbut c'est que l'oiseau a été trop longtemps couché dans le nid sans pouvoir se détendre les jambes. Le traitement pour la maladie du scorbut se fait de cette manière : on applique une fois par jour de l'huile d'olive sur les gales des pattes et des doigts de l'oiseau, puis à mesure que les gales se détachent par l'action de l'huile, on les enlève tout doucement et avec précaution, de crainte de faire souffrir le pipède en lui enlevant l'épiderme. Si après cela quelques vestiges persistent à demeurer sur l'oiseau, ils finiront par disparaître quand l'oiseau se sera baigné un peu souvent. Le scorbut est une maladie qui se rencontre assez rarement chez l'oiseau de cage.

*
* *

En essayant de sortir du nid pour la première fois, il arrive que le petit serin a les

doigts fermés ; il n'a pas la force de les mouvoir, de les ouvrir comme s'ils étaient paralysés. L'oiseau ne peut se tenir sur le bord du nid ni même se percher, et tous les efforts qu'il fait dans ce but ne tendent qu'à le faire tomber sur le plancher de la cage. Rendu en bas de la cage, l'oiseau se traine sur les jointures des pieds et chaque fois qu'il veut faire un pas il donne du bec à terre. Ce n'est pas une difformité mais une espèce d'engourdissement ou faiblesse dans les jambes, se communiquant aux doigts des pieds, qui tient le bipède en cet état.

Voici, je crois, la cause de cette infirmité. Il y a des femelles de serins qui couvent sur leurs petits de manière que ces derniers ne peuvent à loisir se mouvoir, remuer les jambes et prendre de la force. Cela engourdit les articulations des doigts. Et quand le temps de sortir du nid est arrivé le petit oiseau ne peut le faire sans tomber sur le plancher de la cage.

Voici le moyen usité en pareil cas pour guérir le petit oiseau malade :

On le prend, on lui trempe les jambes dans l'eau tiède pendant quelques minutes et

puis après les avoir retirées de l'eau, on ouvre délicatement les doigts de l'oiseau et on les étire tout doucement plusieurs fois de suite. On réitère le même traitement deux ou trois fois par jour, et à la fin, on parvient, à force de patience à donner de la souplesse naturelle aux doigts de l'oiseau.

*
* *

Certains oiseaux captifs apprivoisés comme le serin, grive ou merle, etc., ont quelque fois le loisir de sortir de la cage et courent de part et d'autre dans la maison. C'est alors qu'il arrive quelques fois des accidents ou blessures à l'oiseau. S'il se trouve par hasard au-dessus d'une porte et qu'on la ferme vite, l'oiseau n'a pas toujours le temps de se sauver et alors on le blesse à la patte ou aux doigts : on lui déchire l'épiderme. Que faut-il faire en pareil cas pour guérir l'oiseau ? On enduira la blessure avec de la graisse d'oie ou de l'huile d'olive.

*
* *

L'oiseau de cage meurt quelquefois d'une manière bien prompte, qui ne nous laisse pas le temps de le sauver : il meurt d'apoplexie. C'est ce que l'on constate chez certains oiseaux de cage, comme le rossignol, le goglu, le chardonneret et l'oiseau rouge qui tous ont une propension naturelle pour engraisser. Le goglu est très vorace, aussi est-il porté à engraisser et meurt-il le plus souvent d'apoplexie.

Voici le moyen de reconnaître l'apoplexie chez l'oiseau de cage : supposons comme exemple le goglu sur le perchoir, soufflant fortement et avec difficulté. Quelques instants après l'oiseau tombe en bas de son perchoir, sur le plancher de la cage et reste accroupi sur ses pattes, continuant à souffler avec plus de peine que jamais : puis le bipède tombe sur le dos ou sur le côté et expire bientôt après avoir jeté quelques plaintes de plus en plus éloignées les unes des autres. C'est le trop d'embonpoint de l'oiseau qui le fait mourir d'apoplexie. Ouvrons-le alors et on se convaincra que le bipède n'était qu'une boule de graisse. J'en ai fait l'expérience sur un goglu.

Il peut encore être temps de sauver la vie de l'oiseau quand il est sur le perchoir, mais je crois qu'il n'y a pas de remède possible, si l'oiseau est déjà rendu sur le plancher de la cage, où il se débat convulsivement.

Le signe caractéristique d'une trop grande obésité de l'oiseau de cage, ou si l'on veut, le signe avant-coureur de l'apoplexie est celui-ci : prenons l'oiseau dans nos mains, soufflons sur les plumes du ventre et examinons à l'œil nu, la chair à l'intérieur. Si l'on voit des taches jaunes sous l'épiderme du ventre et du croupion, c'est un signe évident que l'oiseau a un excès d'embonpoint et est menacé d'apoplexie. Hâtons-nous alors de diminuer la ration ordinaire de l'oiseau ou changeons la nourriture pour quelques jours. Donnons-lui du pain et du lait non bouillis pour diminuer l'embonpoint, lui tenir les intestins libres et empêcher l'apoplexie de survenir.

A peu d'exceptions près, la plupart des maladies qui originent chez l'oiseau captif a pour cause l'abondance de nourriture et comme conséquence l'impureté du sang. A l'état libre le bipède a plus de mouvement et

d'espace à parcourir, jouit avec surabondance de la liberté pour laquelle il est né, voyage par ci par là, s'occupe moins à manger que l'oiseau captif. Aussi est-ce pour cette raison, et peut-être pour d'autres encore que nous ignorons, que l'oiseau libre doit être moins sujet à la maladie que l'oiseau de cage.

Purgation des Oiseaux de Cage

L'oiseau de cage a quelquefois besoin de purgation soit pour diminuer son embonpoint, faire disparaître les malalies auxquelles il est souvent sujet, soit encore pour l'aider à jeter ses plumes pendant l'époque de la mue.

Safran, soufre en poudre, pain et lait non bouillis ; des légumineux tels que chou, salade, voilà quelques uns des remèdes que les oiseaux à l'état sauvage ignorent certainement.

Si on préfère le soufre au safran, voici le moyen de l'employer sans salir l'eau dans lequel on le met. On prend une petite pincée de soufre en poudre que l'on met dans un pe-

tit morceau de flanelle ou de coton, que l'on a soin d'attacher ou de coudre de manière que le soufre ne puisse s'en échapper ; on place ce petit sac dans le vase à boire de l'oiseau. Le soufre est rarement employé dans la purgation des oiseaux de cage : c'est le safran qui est plus en vogue.

On trouve dans la nature trois espèces d'herbes : le *plantin*, le *mouron* et la *poulette grasse* dont l'oiseau à l'état libre se sert moins probablement comme nourriture que comme de purgatifs ou de rafraichissants, tel que le mouron, car qui refuserait à l'oiseau doué d'instinct comme les autres animaux de la création de trouver, comme le chien par exemple, un remède à ses maux ? L'expérience est là pour prouver la vérité de cette assertion.

Ainsi on a constaté par l'expérience que le *plantin* a pour effet de faire muer l'oiseau de cage, mais il faut que la plante ne soit ni trop verte ni trop sèche, sans quoi elle n'agirait pas efficacement sur le plumage ou la *mue* de l'oiseau. La *poulette grasse* ne devrait être conseillée que lorsqu'elle est mûre ou devenue rouge : on la laisse sécher, et en la secouant

s'échappent de ses fleurs des graines qu'on aura soin de recueillir pour les mêler ensuite avec les autres grains de l'oiseau.

La salade, le chou ainsi que le mouron, le plantin et la poulette grasse peuvent être donnés dans la belle saison, habituellement à l'oiseau, mais que ce soit avec du grain, comme de la graine de canaries.

* *

Cet opuscule est le premier qui ait été publié en Canada sur ce sujet.

HORACE TETU